

Guillaume Vaumartin

Amertume



Sommaire

Il était une fois.....	5
Pour que tout soit réglé.....	13
Vous avez un message.....	17
Loup-garou ?	37
Nouvelle vie.	43
Extinction.	67
Fourmis.....	75
Ça arrive, c'est comme ça.	95
Timy.	101
Une voix.	105
Et l'homme créa la femme.	111
Paranoïaque.	127
Planète 124.	141
La hutte.....	157
La centrale.	163
Je souhaite... ..	175
Souvenirs amers.	191

Il était une fois

Tous les contes de fées commencent ainsi, il était une fois. Ils racontent une histoire de prince, de princesse, ou d'animaux qui parlent, et ils finissent toujours bien. En général. L'histoire de Rob commence aussi par il était une fois. Sauf que son histoire à lui termine vraiment mal. Surtout pour les gens qui l'entourent.

1. Il était une fois, un petit garçon de dix ans, Rob. Il vivait avec sa mère dans une caravane aux abords d'une forêt. Le village le plus proche était à deux kilomètres. Sa mère n'avait pas de voiture, elle ne savait pas conduire de toute façon. Elle travaillait comme femme de ménage chez un couple de bourgeois qui avait fait fortune sur le dos des villageois. Elle faisait la route à pied, matin, midi et soir. Elle n'avait pas les moyens de faire manger Rob à la cantine de l'école. Elle arrivait tout juste à lui acheter des vêtements propres. Elle savait que les autres gamins du village se moquaient de lui et elle faisait tout pour le soulager de cette souffrance.

Rob allait à l'école du village en vélo, le vélo que lui avait offert son père avant de quitter le domicile

conjugal. Avant de l'abandonner à cette triste vie. Quand il était sur son vélo, il vivait vraiment. En plus de tous les moments passés avec sa mère. Mais quand il était à l'école, il voulait mourir. Les autres se moquaient perpétuellement de lui. Ils se moquaient parce que son père l'avait abandonné, parce qu'il portait souvent les mêmes vêtements, parce qu'il avait les cheveux sales, parce qu'il ne parlait pas beaucoup. Ils se moquaient de lui pour toutes les raisons imaginables. L'école était son enfer. Plusieurs fois, il avait récupéré son vélo avec les pneus crevés, les freins cassés. Il ne pouvait pas se plaindre. Aller le raconter à l'un de ses professeurs lui aurait valu d'être battu. Certains gamins ne se moquaient pas, mais ils faisaient comme s'il n'existait pas, c'était encore pire. Il n'avait aucun ami. Aucun ami réel.

2. Son ami imaginaire s'appelait Ted. Il s'agissait d'un ours. Pas un de ces ours en peluche pour bébé, non. Un ours brun de deux mètres de haut, pesant pas loin de quatre cents kilos, avec des dents et des griffes aussi coupantes que des lames de rasoir. Mais il était son ami et il était gentil avec lui. Il ne parlait pas, mais savait se faire comprendre et comprenait tout ce que Rob lui disait. Il ne venait jamais à l'école, il attendait bien sagement le retour de Rob. En attendant, il allait se promener dans la forêt. C'est ce que Rob lui disait de faire. Et il obéissait très bien. Rob savait qu'avoir un ami imaginaire était pour les bébés, mais c'était le seul moyen qu'il avait trouvé pour garder le sourire.

Sa mère était au courant pour Ted, elle ne voyait pas ça d'un bon œil, mais elle ne pouvait pas le lui reprocher. Son père l'avait abandonné, et perdre son père pour un petit garçon de dix ans est quelque chose

de terrible. Un mal irréparable. Alors, sa mère acceptait l'existence de Ted. Mais voilà bien le problème, Rob s'accrochait à son existence, il s'y accrochait dur comme fer, et finit par perdre le contrôle de la réalité.

3. Un matin à l'école, pendant la récréation, une brute du nom de Randy Wallace vint s'en prendre à Rob. Il lui arrivait souvent de s'en prendre à lui, mais pas aussi violemment que cette fois-là. Il frappa Rob au visage plusieurs fois, l'envoyant à terre et le ruant de coups de pied ensuite. Sans aucune raison. Mis à part, peut-être, celle de sa stupidité et de sa carrure. Le gamin devait peser soixante-dix kilos, ses joues gonflées le faisaient ressembler à un gros cochon d'Inde, il avait les cuisses qui se collaient l'une à l'autre et ses mains faisaient le double de celle de Rob. Il put le constater à chaque claque qu'il reçut à la figure. Ce fut l'intervention du professeur d'une autre classe qui fit arrêter Randy. Le pauvre Rob gémissait à terre, crachant du sang et se tenant les côtes en pleurant. Il fut immédiatement envoyé à l'infirmerie. Et en ressortit une heure plus tard. L'histoire s'arrêta là. Le sale mioche était le rejeton des patrons de la mère de Rob. Elle fut convoquée par le directeur de l'école qui lui fit bien comprendre qu'elle perdrait son travail si l'histoire s'ébruitait. C'est à partir de ce jour que Ted devint vraiment réel.

4. Rob n'avait pas rien eu de bien méchant, mais sa figure était toute bleue et encore gonflée, son nez lui faisait horriblement mal. Au bout de quatre jours, il allait beaucoup mieux, mais il les avait passés chez lui, dispensé d'école pour que tout soit tassé et oublié. Quatre jours durant lesquels il eut le temps de préparer sa vengeance. Il en avait longuement parlé avec Ted.

Et Ted était d'accord avec lui. Ce sale gamin avait été trop loin, il devait payer. Et d'une manière exemplaire.

Seul Rob pouvait voir Ted, c'était son ami imaginaire à lui, et de ce fait, il était le seul à pouvoir le voir. Les règles sont ainsi faites. Et pour ce qu'il comptait faire, elles étaient parfaites.

De retour à l'école, les autres enfants ne tenaient pas compte de la correction que Rob avait reçue, pour eux il était toujours le même mioche. Et les moqueries n'attendirent pas bien longtemps pour revenir. Seul le sale gamin, Randy, semblait se tenir à l'écart de Rob, ce qui ne l'arrangeait pas. Il fallait que ce soit Randy qui fasse le premier pas, pour que les autres le voient faire.

La journée passa, comme les autres. Et Randy ne s'était pas approché une seule fois de Rob.

Quand il rentra chez lui, sur son vélo, accompagné de Ted qui courait à ses côtés, il se dit que ses parents avaient dû lui passer un savon. Seule explication plausible. Si Randy ne venait pas à lui, il devrait le forcer à le faire. Ce genre de sale gamin ne peut résister à la tentation bien longtemps.

Le lendemain, à l'école, Rob ne fit pas attention aux autres, seul Randy l'intéressait. Il passa à ses côtés à plusieurs reprises avant l'appel pour prendre la classe. Randy lui adressa un regard noir à chaque fois, mais tint sa langue. C'était un bon début pour Rob. Et un bon aussi pour Ted. Personne ne le voyait, mais il était bien là, à arpenter les couloirs de l'école, à surveiller son ami Rob. Prêt à intervenir.

Mais encore une fois, Randy tint bon.

5. Les vacances d'été approchaient à grands pas. Trois semaines d'école encore, et tous les gamins

seraient en congé pendant deux mois. Les grandes vacances étaient les préférées de Rob. Il pouvait s'évader, prendre l'air durant assez de temps pour penser à autre chose qu'à la reprise des cours. Il passait beaucoup de temps dans la forêt, il la connaissait par cœur. Vous pourriez le placer n'importe où dans cette forêt, il retrouverait son chemin. Et si, par un quelconque hasard, il se perdait, Ted l'aiderait à rentrer chez lui.

La semaine suivante passa sans trop d'encombres pour Rob. Il remarqua que certains gamins ne se moquaient plus de lui, il eut même l'espoir que tout allait s'arranger. Mais il devait régler ses comptes avec Randy avant cela. Il le fallait. Ted le voulait aussi.

Sa mère eut droit à une augmentation. Sûrement une compensation pour la raclée que son fils avait prise. Ces gens étaient vraiment méprisables, se croyant au-dessus de tout et de tout le monde avec leur sale pognon.

Mais la surprise la plus marquante pour Rob vint de Randy. Le gamin se pointa un soir à la caravane de Rob, une heure après la fin des cours. Il avait les yeux rouges et bouffis. Rob en conclut qu'il avait pleuré et que s'il était là, c'était contre son gré. Ses parents l'avaient obligé à venir. Il était venu en vélo, un vélo bien plus beau que celui de Rob, mais ses parents, à lui, étaient riches. Alors qu'eux étaient pauvres. Il était venu seul. Une très bonne chose. Il bafouilla quelques mots que Rob ne comprit pas. Randy répéta lentement, comme s'il parlait à un attardé « *je suis désolé, je m'excuse* », le regardant d'un air empli de mépris et de dégoût.

Rob comprit cette fois-ci. Et il vit rouge. Sa rage amplifia de manière exponentielle. Et Ted fut là en

une seconde. Il se tenait derrière Randy, derrière ce sale gamin qui lui présentait des excuses sans les penser, sans être sincère.

Ses yeux le trahirent et Randy vit la rage qui les animait. Il voulut faire face et lui rétorquer une phrase du genre « *va te faire foutre* ». Mais il sursauta au grognement qui montait derrière lui. Un grognement animal. Un grognement féroce et terrifiant. Puis il vit l'ombre sur la caravane, une ombre haute de deux mètres. Il prit peur et se mit à courir. « *ATTRAPE-LE, TED* », cria Rob.

Le grognement se fit plus intense, le poids de l'animal écrasant les quelques branches sur le chemin fit frémir la caravane. Le sale gamin de Randy Wallace n'atteignit jamais son beau vélo. La patte de Ted s'écrasa lourdement sur la hanche gauche du gamin et l'envoya valser à cinq mètres le long du chemin. Il roula comme une feuille morte poussée par le vent.

Il ne fut pas tué sur le coup, mais broyé. La plupart de ses os ne résistèrent pas à l'impact. Il hurla de douleur. Il était allongé sur le dos, le bras gauche tordu en un angle inversé, les jambes cassées, les côtes en miettes. Ses poumons étaient perforés. Il ne lui restait que peu de temps.

Il pleura aux pieds de Rob quand celui-ci vint le rejoindre. Il était brisé, il ne pouvait plus bouger, mais il pouvait encore parler. Il demanda à nouveau pardon, sincèrement, cette fois-ci. Il implora même sa pitié.

Rob regarda son ami Ted, mais ne dit pas un mot. Et Ted ne comprenait que les mots de Rob. Lui seul savait lui parler, lui seul le voyait. Et ils n'eurent pas pitié.

La dernière chose que Randy sentit fut le souffle brulant de Ted sur son visage avant que celui-ci ne lui enfonce ses crocs de part et d'autre de sa tête. Randy hurla de plus belle, et appela sa mère. C'est ce que font la plupart des hommes avant de mourir, alors un petit garçon... La boîte crânienne eut une légère résistance, avant d'éclater comme une pastèque. Ted tira le corps sans vie de Randy dans la forêt. Rob le suivit avec le vélo de Randy, et lui indiqua où aller. Il savait exactement où aller. Là où personne ne trouverait jamais le corps et le vélo, car seuls lui et Ted connaissaient cette forêt sur le bout des doigts.

Rob ne fut plus jamais le même après cela. Il laissait sortir la colère qui sommeillait en lui à chaque fois qu'un gamin osait se moquer de lui. Et Ted n'était jamais bien loin.

Fin.

Pour que tout soit réglé

À quoi bon s'obstiner, à vouloir réparer l'irréparable ? À tant vouloir une chose, même si l'on sait pertinemment que l'on ne l'obtiendra jamais ? Pourquoi faire tant de sacrifices inutiles ? Des sacrifices tant physiques que moraux. Voilà le genre de questions qui trottent dans la tête de David. Lui qui a fauté, lui qui a trahi la femme à laquelle il a dit oui. Oui, pour le meilleur et le pire. Mais quand le pire arrive, le oui disparaît. Et il ne reste que l'irréparable, l'impardonnable vérité. L'impardonnable trahison. Il a fauté avec la meilleure amie de sa femme, lors d'une soirée de charité organisée pour l'association que sa femme a créée en faveur des plus démunis de leur communauté. Cette très belle femme célibataire à qui personne ne peut dire non. Personne, pas même David. Et ce soir-là, rongé par le remords, il avait tout avoué à sa femme. Qui a dit, faute avouée, faute à moitié pardonnée ? Car personne ne l'a dit à sa femme. Elle lui demanda de quitter immédiatement leur maison. Ce qu'il fit, bien sûr. Elle était hors d'elle. Mais elle était surtout extrêmement déçue et blessée au plus profond d'elle-même. Elle qui lui

avait dit oui, six ans auparavant, croyant que leur amour était au-dessus de tout, qu'il était différent des autres. C'est toujours différent des autres.

Voilà trois jours qu'il dort à l'hôtel, lui laissant des messages toutes les dix minutes sur son portable. Messages auxquels elle ne répond pas. Elle lui avait juste envoyé un SMS pour lui signaler qu'elle avait fait le nécessaire pour le divorce, que les papiers étaient engagés, qu'il lui faudrait les signer pour que tout soit réglé. Pour que tout soit réglé ? Bordel, elle n'avait même pas voulu l'écouter, elle s'était contentée de se murer, de se renfermer sur elle-même sans lui laisser le temps de s'expliquer. Elle l'avait chassé, comme un malpropre, hors de sa maison, hors de leur maison. Six ans de vie commune et voilà qu'elle tire un trait sur lui, du jour au lendemain. Ce n'était qu'une simple erreur, un faux pas. Il n'aimait pas cette femme, il n'avait aucune attirance pour elle. Alors, pourquoi avoir couché avec ? Il n'en savait rien. Il n'avait aucune explication à donner en fait. Tout ce qu'il savait faire, ou dire, était qu'il aimait sa femme, qu'il ne voulait pas qu'elle le quitte, qu'il ne voulait pas en finir là. Pour le meilleur et pour le pire.

Ses collègues de travail lui trouvaient vraiment une sale mine. Cela faisait dix jours qu'il n'avait aucune nouvelle d'elle. Il avait tenté de la voir à son domicile, mais elle avait fait appel à la police qui était venue gentiment lui dire de s'en aller, de la laisser tranquille, sinon il serait jeté en prison. Elle avait obtenu une injonction d'un juge lui interdisant de s'approcher d'elle. Pourquoi ? Il n'était pas une menace pour elle. Il voulait juste recoller les morceaux. Discuter avec sa femme, car elle était encore sienne. Il ne dormait plus, ne mangeait plus.

Il n'était plus que l'ombre de lui-même. Son patron lui pria de prendre des jours de congé, pour régler tout ça. Encore un qui voulait que tout soit réglé.

Le douzième jour, il reçut un appel d'un certain Maître Visters, avocat de sa femme. Il lui indiqua le jour et l'heure d'un entretien, afin de signer les papiers du divorce. David lui demanda si sa femme serait présente, mais Maître Visters lui indiqua que non, elle ne tenait pas à le voir, qu'elle était encore très secouée. Secouée était un terme un peu étrange pour expliquer qu'elle balançait à la poubelle six années passées à ses côtés. Le rendez-vous était fixé à la semaine suivante, le lundi à dix heures du matin. Rendez-vous auquel David ne se rendrait jamais.

Il tenta une nouvelle fois d'aller la voir à leur domicile, sans succès. Elle n'y était pas. Il appela plusieurs fois sur son portable, mais le numéro n'était plus attribué. Elle avait vraiment décidé de l'effacer de sa vie, définitivement.

Le jeudi, il était dans un état proche du coma éthylique. Il avait ingurgité une bouteille de whisky alors qu'il n'avait jamais bu un seul verre d'alcool de toute sa vie. Il passa toute la nuit au-dessus de la cuvette des toilettes à vomir ses tripes.

L'hôtel dans lequel il était descendu possédait vingt-et-un étages et il avait loué une chambre au dix-neuvième.

Le samedi, il passa la journée cloîtré dans sa voiture, en poste devant la maison qui était encore la sienne. Il l'attendait. Mais elle ne vint pas. Il resta jusqu'à quatre heures trente du matin et décida finalement de partir. Elle ne reviendrait pas. La maison était vide de toute âme.

Lundi, 9h49 du matin. Le vent s'était levé, mais très légèrement. Il faisait froid, mais David n'en ressentait pas les effets. Il était pied nu et vêtu d'un costume très classe, il était parfait. Il regarda son alliance et avala une autre gorgée de whisky. Quelques pigeons s'étaient réunis près de lui, attendant le moment où lui aussi s'envolerait. Il était sur le toit depuis une bonne heure, mais il attendait le bon moment. Il avait pris le soin de bloquer la porte avec un cadenas acheté la veille, juste au cas où.

Il regarda sa montre, 9h56. Il fallait encore attendre une minute. Il avait estimé sa chute à environ 1 minute 30. Mais comment en être sûr ? Il lança la bouteille derrière lui et mit un pied dans le vide. Les pigeons s'envolèrent, comme pour l'accompagner dans sa chute.

Il ne voulait pas qu'elle le quitte. Alors, il avait trouvé le seul moyen pour cela. Ils seraient ensemble pour l'éternité. Pas de signature, pas de divorce.

Et à chaque étage, il se disait que c'était mieux ainsi. Pour qu'elle reste sienne. Pour que tout soit réglé.

Fin.

Vous avez un message

1. Avril 2011, dans le Nord de la France, 23h30, première personne infectée par le virus.

Laurent, 21 ans, jeune étudiant en mathématique à l'université de Lille, discute sur internet avec l'un de ses nombreux amis sur un réseau social. Il lui raconte comment il a pulvérisé le score de son colocataire à Call of duty, un jeu de rôle, quand il reçoit un e-mail. Aucun nom d'expéditeur, aucune adresse mail, il n'y prête aucune intention, il est trop occupé à discuter.

– J'en ai dégommé 237 en une seule partie, c'est dingue, mon colocataire est vert. Il passe son temps à essayer de battre mon score, il regarde même plus ses bouquins, c'est à peine s'il vient aux cours.

– Ouai, bah moi si je veux y aller demain matin, va falloir que j'aille me pieuter. Désolé, Laurent, mais je vais devoir te laisser, il est tard.

– Ok, ok. Il est... 23h32, j'ai le temps de me faire une petite partie avant de dormir. Demain, je commence pas avant 10h00.

– Super, t'en as de la chance. @+

– @+

Laurent jeta un œil derrière lui, son colocataire était lui aussi sur son pc. Un bip retentit et Laurent vit une petite fenêtre dans le coin inférieur droit de son ordinateur qui clignotait. *Vous avez un mail, vous avez un mail.* D'ordinaire, il aurait eu un petit aperçu du message ainsi que le nom de son expéditeur, mais il n'y avait rien d'inscrit dans la fenêtre. Il sut donc que ce n'était qu'un mail indésirable comme ceux qu'il recevait par dizaine tous les jours, et ne l'ouvrit pas. Pas tout de suite du moins. Il se leva de sa chaise et se dirigea vers le réfrigérateur.

La chambre étudiante qu'il partageait avec son colocataire faisait à peine vingt mètres carrés. Juste deux lits simples, un clic-clac, une table basse, une télévision et un réfrigérateur. Ils n'étaient pas autorisés à faire la cuisine dans les chambres, s'ils avaient faim, ils devaient aller à la cuisine qu'ils partageaient avec les quatre cent quinze autres étudiants que l'université abritait en ses murs. Autant dire que la file d'attente était interminable, des fois. Mais, ils avaient le droit d'avoir un réfrigérateur et tout ce qui était mangeable froid était le bienvenu. Les douches ainsi que les toilettes étaient aussi à l'extérieur des chambres. Jamais plus de deux étudiants par chambre, et bien sûr, aucune mixité possible.

Il ouvrit la porte du réfrigérateur et prit un jus de fruits multivitaminé déjà ouvert. Il adressa un regard à son colocataire, armé d'un sourire sur le visage.

– Encore à essayer de me battre, David.

Le David en question ne releva même pas la tête, ses yeux ne quittaient pas l'écran, ses doigts glissaient sur le clavier et tapotaient à une vitesse incroyable.

– Tu as eu un coup de chance, c'est tout. Je vais battre ton record et je serais de nouveau le numéro un.

– Mais bien sûr.

Laurent et David se connaissaient depuis cinq ans et ils étaient des amis sincères. Ce jeu et cette histoire de record n'avaient pas brisé leur amitié. Ils se taquinaient à longueur de journée.

– Laisse-moi encore cinq minutes et je vais te ridiculiser, te réduire en miettes, ton petit record ne sera qu'un vague souvenir.

Laurent retourna à son ordinateur. Il se mit sur sa chaise et tira l'ordinateur à lui. La fenêtre clignotait toujours. Il but une gorgée de jus de fruit et ouvrit sa boîte mail.

Vous avez reçu un mail de ...

Laurent appuya sur l'onglet *Supprimer* de sa boîte mail. L'e-mail ne se supprima pas, il restait dans sa boîte de réception.

Supprimer. Supprimer. Supprimer.

Rien n'y fit. Il décida de cliquer sur l'e-mail, de le lire et de le supprimer ensuite, histoire de vérifier si sa machine n'était pas un peu capricieuse comme elle sait l'être quelquefois. L'e-mail ne contenait rien à part un logo jaune qui représentait un smiley en train de sourire. Il allait cliquer sur *Supprimer* quand le logo se transforma en un autre smiley en train de pleurer. Puis en un autre en train de vomir, puis un autre rouge de colère, puis un autre armé d'un couteau, puis un autre avec les yeux en feu, il cliqua.

Quelques secondes passèrent sans que rien ne se passe sur son écran. Il but une autre gorgée de jus de fruits et sentit une douleur au niveau des yeux. Il ressentait comme une légère brûlure. Un énorme smiley s'inscrivit sur son écran, celui avec les yeux en feu. Laurent se frotta les yeux, doucement pour

commencer, puis de plus en plus fort. Ses yeux lui faisaient mal à présent, horriblement mal. Il repoussa violemment l'ordinateur sur son bureau. Il appela son colocataire qui ne répondit pas, occupé à battre le fameux record et persuadé que son ami faisait tout ce cirque pour l'en empêcher. Mais Laurent commença à hurler, il se leva brutalement de sa chaise qui tomba à la renverse, il se tenait le visage à deux mains. Ses yeux se consumaient de l'intérieur, de la fumée noirâtre s'en échappait et une odeur de chair brûlée se répandit dans la chambre. Il se mit alors à tourner sur lui-même, hurlant de plus en plus.

Sur l'écran, le smiley souriait à présent et semblait suivre la scène.

David exaspéré par les cris de son ami, mais aussi intrigué et apeuré, car les hurlements semblaient sincères, horribles et sincères, appuya sur pause et se retourna. Il était assis sur son lit avec l'ordinateur sur ses genoux, quand il vit Laurent tomber à genoux et la fumée qui s'échappait d'entre ses doigts, il comprit qu'il ne plaisantait pas. Il se leva rapidement, envoyant son ordinateur au pied du lit et vint vers Laurent qui se tenait toujours le visage et qui hurlait de plus belle. Il s'agenouilla près de lui et lui prit les mains pour les écarter de son visage. Ce qu'il vit lui fit peur, et mal. Il avait mal pour son ami. Les yeux de Laurent n'étaient plus que deux trous noirs calcinés béants plongés dans la noirceur des ténèbres. Les plaies étaient propres et cautérisées, comme brûlées au chalumeau.

Laurent vacilla et David le prit dans ses bras. Il cria pour que quelqu'un lui vienne en aide. Les voisins de chambre, alertés par les premiers cris de Laurent, étaient déjà agglutinés devant leur porte de chambre. Ils entrèrent en entendant David crier au secours.